



Jane Birkin & Étienne Dabo:
TANDEM

*À l'occasion de la sortie
d'**Oh! Pardon**
tu dormais, le nouvel
album de **Jane B.** composé
par **Etienne D.**, rencontre
haute en émotions avec deux
icônes de la pop française.*

Par SOPHIE ROSEMONT. Photographe NATHANIEL GOLDBERG.

Lorsqu'Étienne Daho nous a conviés à écouter en comité ultra-restreint – confidentialité et Covid obligent – l'album qu'il avait produit pour Jane Birkin, on ne s'attendait pas à être si bouleversés. Dès l'ouverture théâtrale, *Ob! Pardon tu dormais*, sont convoquées les cordes de John Barry, l'atmosphère du *Swinging London*. «Un moi courait vers toi, comme dans tous ces films/Me jeter à ton cou, mais je restais figée»: on parle ici de passion contrariée, parfois perdue. Mais également des disparus avec *Ces murs épais*, *Ghosts* ou l'impressionnant *Cigarettes*, qui revient sur la brutale disparition de Kate Barry. Avec *Jeux interdits*, Jane se souvient des enfantillages de Charlotte et Kate, avec *Ta sentinelle*, elle regrette la sensualité d'autrefois... Comme tous ses albums, «Ob! Pardon tu dormais» lui ressemble, mais avec une richesse orchestrale inédite, entre rock indie, pop romantique et échos gothiques. Un écrivain savamment façonné par Étienne Daho et Jean-Louis Piérot, qui y ont invité l'Orchestre national d'Île-de-France et la chorale des Petits Chanteurs d'Asnières. Cela valait bien une discussion entre deux rives parisiennes, deux appartements et plusieurs jours d'été, entre Jane Birkin et Étienne Daho qui, plutôt que de l'envisager en muse, lui a donné les clés d'un nouvel univers musical.

Comment est né «Ob! Pardon tu dormais?»

Jane Birkin. C'est d'abord un film sorti en 1992, tourné sur les encouragements de Jacques Doillon. J'y avais pris beaucoup de plaisir, bien plus que sur d'autres longs-métrages où j'étais seulement interprète. Quelques années plus tard, j'en ai fait une pièce, jouée à la Gaité-Montparnasse puis en province, pendant un an. Une expérience magique. Étienne est venu plusieurs fois la voir, ça lui parlait...

Étienne Daho. J'y étais retourné deux fois car j'avais trouvé les dialogues dingues! J'avais laissé entendre à Jane que ce serait pertinent de mettre quelques textes en musique, je lui avais proposé de faire des essais, sans que rien ne se concrétise. Je n'arrivais pas à comprendre si elle en avait vraiment envie. Quand elle a fini par accepter, il y a deux ans, j'en ai parlé avec l'un de mes complices, Jean-Louis Piérot, et on a commencé à composer en pensant à sa voix.

Jane, pourquoi avez-vous mis autant de temps, quasiment vingt ans, à vous décider?

J.B. Kate est morte il y a sept ans, et il n'était plus question de faire quoi que ce soit. Puis je suis partie avec le «Gainsbourg symphonique». Entre-temps, j'avais œuvré pour qu'Étienne produise le premier album de Lou, car je savais qu'il avait une manière unique de mettre les gens en valeur. Qu'elle serait protégée avec lui, dans un écrin merveilleux... Quand il m'a reposé la question, je me suis dit: pourquoi pas?

Cigarettes est la première chanson que vous ayez enregistrée ensemble. L'une des plus frappantes du disque...

J.B. Dans mon carnet, j'avais deux textes: *Les murs épais* et *Cigarettes*. Je lui ai montré tout de suite, même s'ils n'avaient rien à voir avec *Ob! Pardon tu dormais*... Jean-Louis avait composé une musique à la Kurt Weill, et cela m'a semblé pertinent d'allier mes mots à l'énergie de cette mélodie. Chaque fois que je l'écoute, je suis choquée, mais c'est comme ça qu'il fallait le dire.

É.D. C'était quelque chose qui devait être formulé, expulsé. Cette interrogation sur la possibilité de l'accident, cette stupeur que l'on ressent quand on apprend une nouvelle terrible. Je ne me souviens pas d'avoir eu à faire quelque chose de plus difficile que de la diriger sur *Cigarettes*: j'étais bouleversé, mais je devais rester concentré sur la technique. Elle était très courageuse car elle avait une bronchite... Quand je lui ai envoyé la maquette, je n'ai pas eu de réponse pendant trois jours. Elle a fini par me rappeler en me disant que ça lui plaisait! On a continué de se voir, de travailler sur d'autres chansons comme autant de courts-métrages.

Jane, vous chantez deux titres en anglais. Très intimes également, n'est-ce pas?

J.B. On est très libre quand on est dans son propre langage. Avec *Ghosts*, par exemple, je me suis inspirée d'une *nursery rhyme* que je chantais petite avec ma sœur. Il y a un côté gothique qu'on ne retrouve pas dans mes chansons françaises. En anglais, je ne peux pas me tromper. Quand je repense à la finesse et à l'économie des textes de Serge... Chanter *Les Dessous cbis*, c'est une merveille, mais si tu rates un mot, tu te payes l'escalier!

*Étienne, il y a beaucoup d'influences ici, la pop du *Swinging London*, la chanson française, le rock indie américain. On est très loin de l'univers habituel de Jane!*

É.D. Le principal, c'est que Jane soit la responsable de son œuvre et non pas la muse. Le mélange des genres a fonctionné! C'est une manière de la reconnecter avec son passé qu'elle a abandonnée au fil des années, devenant un personnage plus sombre, plus tragique peut-être. Alors que l'aspect de la personnalité le plus présent, c'est son humour, sa légèreté même dans la gravité, qui fait que tout le monde est tombé amoureux d'elle quand elle est apparue! Sa manière de dire certaines choses, ses intonations... Il fallait ces gimmicks birkiniens, tout en essayant de s'éloigner de Serge. Il faut rappeler que le style Gainsbourg, c'est la voix de Jane! Personne ne chante et parle comme elle.



Jane, vous aviez conscience d'avoir une voix à part ?

J.B. Non, pas pendant longtemps. Quand j'ai commencé à chanter, j'avais 17 ans et c'était dans une comédie musicale de John Barry, *The Passion Flower Hotel*. Il avait écrit les chansons d'amour pour les autres filles et moi, j'avais les morceaux rigolos. Ça tombait bien car je sortais de l'internat où j'avais été habituée à faire rire... Mais rien de plus. C'est Serge qui a trouvé mon identité, quand je suis montée une octave au-dessus de Bardot sur *Je t'aime moi non plus*. Ça lui évoquait les petits garçons des chorales, ce qui ajoutait un trouble supplémentaire... Ce mélange de fragilité des premières prises et le fait de chanter très près du micro, où on entend presque respirer, ça avait un charme fou. Serge a vraiment développé cette signature avec moi. Après notre rupture, il m'a offert les plus belles des chansons : *Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve*, *Les Dessous chics*, *Lost Song*... Je chantais toujours très haut, car c'était tout ce que je pouvais faire pour glorifier sa peine, la rendre magnifique. Je le voyais ému derrière les vitres de studio. Ces morceaux ont fait penser que j'étais fragile, alors que c'était lui qui l'était.

En effet, cette vulnérabilité ne se retrouve pas dans «Oh! Pardon tu dormais», un disque libre, voire audacieux...

J.B. C'est bien, parfois, d'être gonflé ! J'ai toujours été très libre. Tant qu'à faire, autant qu'un disque nous ressemble complètement, offrir tout ce qu'on a pour que ceux qui l'écoutent ressentent la même chose. Adieu la prudence, adieu les douceurs ! Étienne m'a beaucoup encouragée dans ce sens, comme mon frère Andrew qui, lorsque nous étions enfants, me poussait à faire des choses dangereuses. Il voulait de l'énergie, de la fierté, n'a jamais oublié la passion, qui est le vrai moteur de ce disque. L'enregistrement a été très joyeux car on pouvait tout se dire.

É.D. Il n'y a pas de pathos dans ce disque, mais une dynamique de conquête et cet humour grinçant, très noir, très british, de Jane ! Elle incarne la liberté sexuelle, la liberté de pensée, la liberté artistique... Tout son parcours en témoigne.

Vous souvenez-vous de votre première rencontre ?

É.D. Jane m'a invité à une émission des Carpentier, en 1986, qui se tournait dans les catacombes. Quand les gens ont habité ton cerveau pendant longtemps, que tu connais tous leurs disques, il y a toujours ce moment à passer, plein d'admiration, avant de rentrer dans une relation plus détendue. De plus, Jane est assez timide...

J.B. Je suis mauvaise pour les premières fois, je ne me souviens jamais ! Mais oui, c'était pour cette émission filmée que les Carpentier avaient appelé «Les Dessous chics de Paris». À la fin, je montais sur la tour Eiffel. Kate avait fait tous les costumes, Étienne était parmi les invités... Il était toujours là, Étienne, quelque part. Serge le trouvait si beau gosse !

Comment êtes-vous devenus amis ?

É.D. Jane me voyait donc chez Serge, que j'avais rencontré au milieu des années 80. Elle m'a toujours soutenu, elle est souvent venue à mes concerts. Il y a une vraie complicité entre nous. J'ai ensuite connu Kate au Palace, je me suis rapproché de Charlotte, puis de Lou... Je suis devenu un ami de la famille. Sur «Oh! Pardon tu dormais», on s'est complètement retrouvés avec Jane.

J.B. On s'est toujours croisés à la ville comme sur scène, on a chanté plusieurs morceaux ensemble, *Mon amour baiser*, *La Grippe*... Étienne est mystérieux et c'est très bien de ne pas tout savoir. Même si avec ses chansons, on comprend beaucoup de lui. Il m'a donné plus de deux ans de sa vie, et tout ce qu'il veut c'est qu'on parle de moi. C'est une situation très privilégiée !

Quels sont vos albums préférés respectifs ?

J.B. Un de mes disques préférés du monde, c'est «L'Invitation». Il me poignarde. La musique d'Étienne est érotique, sexuelle, avec des pulsations, il a eu l'audace de faire *Le Condamné à mort*... Son itinéraire est sans faute, on le voit à ses concerts : il peut faire ce qu'il veut, les gens suivent. Alain Bashung et lui, ce sont deux grandes beautés !

É.D. Je n'écoutais pas beaucoup de musique française étant adolescent, mais Jane, si. Je l'ai découverte à la télé. Elle chantait *Jane B.*, je suis tombé amoureux direct ! Il est difficile de choisir un seul de ses disques. Mais «Di Doo Dah» est un chef-d'œuvre ! Il y a beaucoup d'espace, les cordes de Jean-Claude Vannier sont exceptionnelles... S'y trouve un bijou, *Encore lui*, un vrai petit film à la Hitchcock. D'ailleurs, Jane est également une actrice exceptionnelle. *Je t'aime moi non plus* a été un électrochoc. Tout d'un coup, il y avait un lien entre ma culture française, le socle formé par Hardy, Dutronc, Gainsbourg, Birkin et Fontaine, et cet univers new-yorkais warholien, que je vénérerais. En sortant du cinéma, je suis resté immobile sur le trottoir, orphelin...

Étienne, comment se mettre entièrement au service de Jane ?

É.D. Il faut être très épris, obsédé. J'ai lu ses journaux. Peu de gens s'expriment de façon si authentique, brutale, sans se donner le beau rôle... Le fait de connaître la vie de Jane, sa famille, sa psyché, a été précieux, on a travaillé en toute connaissance de cause. Jane était avec nous, on n'avait pas l'impression de faire un disque pour quelqu'un qui vient et se contente de chanter. Au début, elle n'osait même pas venir à la console. Petit à petit, elle s'est approchée, et c'est devenu magique. La majeure partie des voix conservées au final sont les premières prises.

Jane, en écoutant des morceaux comme Cigarettes ou Les Murs épais, on pense à l'album «Rest» de Charlotte, et particulièrement Les Oxalis, qui évoque frontalement le deuil de Kate...

J.B. J'ai adoré cette chanson sur Kate. Il y a du romantisme, des éléments préraphaélites... Quand Charlotte cite les noms de personnes sur les tombes autour, je me suis dit qu'elle avait dû rester longtemps pour noter tout ça. C'est méticuleux, comme elle et comme l'était son père... J'ai toujours aimé les cimetières, je repense au cimetière juif de Vienne, où l'on voit les écrevilles sauter d'une tombe à l'autre, c'est romantique à souhait. Mais quand ce sont les vôtres qui sont enterrés là, on ne peut pas s'empêcher de se demander ce qui se passe par en dessous. Et il faut partir vite. Mon frère a perdu son fils lorsqu'il avait 19 ans. Moi j'ai eu la chance d'avoir Kate jusqu'à ses 46 ans. Si certains ne veulent plus parler de leurs disparus, je le comprends, mais je veux continuer à en parler pour qu'elle soit encore là.

Appréhendez-vous la sortie de l'album ?

É.D. Pas du tout. On sent quand les choses sont importantes et je l'ai su tout de suite, dès les premières maquettes. Je suis persuadé que les gens vont l'adorer !

J.B. Ça peut faire peur car c'est quand même une exposition de mes propres sentiments. J'ai ressenti la même chose en publiant mes journaux. Comme si j'étais à poil. On ne sait pas très bien si on doit se dévoiler à ce point, si on doit prendre le risque de décevoir les gens qui pensaient que vous êtes courageuse alors que vous ne cherchez qu'à plaire. Mais j'ai hâte de partir en tournée, c'est ce qu'il y a de plus joyeux. Le voyage, les valises, les chambres d'hôtel... Je me souviens d'avoir jadis emmené ma chienne Dora dans un landau, et les gens s'étonnaient toujours d'y voir un bouledogue et non un bébé !

Jane Birkin. «Oh! Pardon tu dormais», Universal. Sortie le 16 novembre.